

*Jean-Pierre ECHTERBILLE*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par un collectif**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**Jean-Pierre Echterbille est entré en littérature presque par hasard. Il ne se destinait pas aux Lettres, même s'il était passionné d'histoire et d'Histoire, de théâtre pour lequel il avait commis quelques pièces et piécettes régionales.**

**Le catalyseur, ce fut un appel du Service social de la Province de Luxembourg qui comptait créer une troupe qui jouerait principalement les écrivains et auteurs dramatiques du cru. Il fallait écrire, et il a écrit.**

**D'aucuns verront dans *On reviendra* un « roman » régional. Le raccourci serait à la fois injuste et erroné. Les années 40 (1840 !) ont été le théâtre d'un exode vers la nouvelle terre qui ouvrait les bras : l'Amérique. Réduire à un fait anecdotique cette migration d'une partie de la population (de Gaume et d'Ardenne ici, mais de France et d'Allemagne et d'autres pays encore dans la réalité) serait un pied-de-nez à l'Histoire.**

**Car c'est de l'Histoire. Certes, le récit est imaginaire, mais ses fondements sont parfaitement historiques, jusque et y compris dans le propos de l'Indien...**

**Le virus a frappé fort : Jean-Pierre Echterbille s'est mis à écrire, à se documenter encore et encore.**

**Le deuxième ouvrage est terminé depuis quelques mois déjà (au moment où ces lignes s'écrivent, à savoir fin avril 2003). Le troisième est presque prêt...**

## **Biographie**

Né à Etterbeek en 1948, aîné de quatre garçons, Jean-pierre Echterbille qualifie ses études de chaotiques. Il les suivra dans divers établissements de la capitale. Il passe toujours ses vacances d'été chez sa grand-mère, à Virton. Il avoue d'ailleurs que les dix autres mois ne sont qu'attente. Virton est devenu pour lui un lieu fascinant dans lequel sa grand-mère joue un rôle important. Il découvre tôt la lecture, sans songer que l'écriture pourrait un jour devenir un hobby, puis peut-être plus. Mais il s'oriente tout d'abord vers le théâtre à travers diverses interprétations de vaudevilles.

Il entre en écriture quasi par accident. Un projet de théâtre voit le jour en Luxembourg et le groupe qui le gère cherche un auteur. Sans trop savoir où cela le mènera, il accepte de relever le défi. Il compose un roman-récit, ***On reviendra***, que Jacques Herbet adapte pour la scène.

Le plaisir de l'écriture qu'il découvre le conduit à récidiver. Tout comme pour ***On reviendra***, Jean-Pierre se documente sur le sujet, les lieux, les hommes, les armes, les difficultés... La guerre de 14 amène l'auteur à écrire ***Le faux pas*** qui paraîtra en 2006. On ne s'étonnera pas que les deux ouvrages aient pour cadre partiel la Gaume, Virton en particulier tout comme un prochain roman qui nous plongera dans la vie de Gaumais lors de l'exode de 1940.

Entre-temps, il aura collaboré à la rédaction d'***Un mois en enfer*** en imaginant le journal d'une infirmière pendant l'offensive des Ardennes, récit qui se mêle à la réalité des témoignages de civils lors de ce mois terrible de 1944.

Jean-Pierre nous confie encore : *Détail qui n'a pas d'importance : je suis responsable cuisine du CUP La Clairière à Bertrix depuis 1970. Détail qui a son importance : marié à Annie et père de deux fils, je m'enorgueilliss d'un nouveau titre : celui de Papy de Tom, de Léo et de Jean.*

Jean-Pierre profite, depuis 2010, d'une retraite bien méritée...



## ***Bibliographie***

- ***On reviendra***, roman-récit, Éd. Mémor, Bruxelles, 2002.
- ***Un mois en enfer. La bataille des Ardennes en province de Luxembourg 1944-2004***, ouvrage collectif, avant-propos ainsi que le journal d'Elisabeth M. rédigés par Jean-Pierre Echterbille, Éd. Weyrich, Neufchâteau, 2005. Rééd. Weyrich, Neufchâteau 2009.
- ***Le faux pas***, roman, Éd. Weyrich, Neufchâteau, 2006.
- ***Elle rêvait qu'elle marchait***, roman, Éd. Weyrich, Neufchâteau, 2008.
- ***Dites-leur que je suis mort***, roman, Éd. Weyrich, Neufchâteau, 2010.





## **Choix de textes**

### **EN GAUME**

**17 janvier 1847**

*Si j'ai décidé aujourd'hui de tenir un journal, c'est que j'ai senti que cette journée serait le début d'une nouvelle vie.*

*Je m'appelle Lucie Sosson. Je suis née à Virton en 1828. Mes parents, Vital Sosson et Marguerite Jamin, sont également nés à Virton. Ils sont cultivateurs. Oh ! Pas de gros fermiers, mais de modestes agriculteurs. Ils possèdent sur le haut de la Chamberlainne des terres qui nous donnent à peine de quoi vivre. Nous habitons une petite maison à la rue de la Culotte. Le sol est en terre battue, et à côté du pèle se trouve l'étable où nos deux vaches nous donnent un peu de chaleur en hiver. À l'étage, une chambre à coucher. Mes parents l'occupent avec mon frère. Moi, je dors en bas, sur un lit aménagé dans un coin. Mon père, la quarantaine, n'est pas homme à se plaindre. Pourtant depuis quelques temps, il est soucieux, on dirait qu'il est ailleurs. Il n'est pas très bavard, mais ces jours-ci, plus un mot ne sort de sa bouche. Il reste pensif. Ce soir, nous sommes dans la chambre en bas. Près du poêle, ma mère ravaude, mon petit frère dessine, je fais un peu de broderie. Soudain, après avoir toussé pour s'éclaircir la voix à plusieurs reprises, mon père déclare :*

*— Ce n'est plus possible, Margot. Ce n'est plus possible. Je ne peux plus nourrir les bêtes. Y a plus de fourrage, mildjeu !*

*Nous sommes tous bouche bée. Nous ne l'avons jamais vu comme cela. J'ai cru qu'il allait pleurer. Mais pleurer de rage, de désespoir. Ma mère d'une voix qui laisse transparaître de l'angoisse demande :*

*— Mais qu'est ce qu'on peut faire, Vital ? Nous ne pouvons quand même pas vendre les bêtes, ce serait la fin de tout !*

— Si tu vois autre chose, dis-le moi. Et ne viens pas avec des « il faut prier », je n'y crois plus, à tout ça, je n'y crois plus !

Un silence lourd s'installe. Mon petit frère René et moi avions compris que ce n'était pas le moment de dire quoi que ce soit.

Et le père de continuer :

— La terre ne donne plus. Elle ne donne plus ce qu'elle donnait. Ah ! J'entends encore les gens me dire : « z'en avez de la chance d'avoir les terres à Belle Vue, Vital ! Elle y est bonne pour les crombîres... » Ou alors c'est moi qui ne sais pas m'y prendre !

Ma mère un peu énervée par ces propos, lui dit :

— Arrête un peu, Vital ! Regarde ton frère Arthur : il n'a pas eu plus de chance. Pourtant ses terres du fond de Robîvaux étaient aussi bonnes que les tiennes ! Allez, je filerai un peu de laine en plus et Lucie ira travailler chez le notaire Cothelier : il demande une femme de chambre. J'aime mieux qu'elle soit à l'avenue Bouvier qu'à Paris comme la fille d'Ida.

J'ai compris que mon opinion ne pèserait pas lourd dans la discussion, aussi je continue à broder sans lever les yeux. Mon père a rejeté la casquette en arrière et fixe la lampe, comme s'il attendait une réponse du quinquet.

**25 janvier 1847**

Voilà deux jours que mon père ne dit plus un mot. Il pense. Il réfléchit. En tout cas on ne l'entend plus. Cet après-midi, il est rentré, s'est assis, a allumé sa pipe, et a regardé si nous étions tous là. Il a dit :

— Margot, les enfants, j'ai une chose à vous dire. Nous ne pouvons plus rester ainsi comme des crève-misère, à gratter quatre sous. J'ai vu le Jean-

*Pierre Champagne, tu sais bien, le mari de la Maria Warring. Lui non plus ça ne va plus, et il m'a dit qu'il songeait à partir pour l'Amérique. Eh bien, je trouve que l'idée est bonne.*

*On était là, ébahis. Les chaussettes que ma mère ravaudait sont tombées par terre ; le petit René est tombé sur son cul, et moi je crois que mon sang s'est arrêté pendant dix secondes. Après un silence qui m'a semblé interminable, ma mère a retrouvé ses esprits et a dit :*

— *T'as bu Vital. Tu as bu de la goutte chez la mère Collard !*

— *Non, pas chez la mère Collard. C'est vrai, j'ai bu une goutte. Mais c'était pour m'aider à réfléchir.*

— *Alors tu es devenu fou, Vital. Tu es devenu complètement fou !*

— *Mais non, je pense tout haut, c'est tout, répondit mon père. Il y a une réunion d'information à l'hôtel de ville demain soir et j'irai. Un homme doit venir nous expliquer les conditions de départ, comment on s'installe là-bas, comment on achète la terre, et pourquoi c'est mieux en Amérique qu'ailleurs.*

— *Est-ce que tu te rends bien compte de ce que tu dis comme âneries, Vital ? Acheter ! Acheter ! Avec quoi, mon Dieu, je te le demande !*

*Ma mère était déchaînée, je ne l'avais jamais vue dans un tel état.*

— *Je vous le dirai quand j'aurai été voir cet homme-là. Donc pas avant demain. À c't'heure, les enfants, au lit !*

**On reviendra** (pp. 14-17)

## **L'AMERIKA**

**22 juillet 1847**

*Ce mois de traversée fut un mois de monotonie. Au début, les passagers s'étaient installés dans la routine la plus ordinaire : manger, dormir, regarder l'immensité de l'océan... Comment croire qu'au bout, là-bas, plus loin que l'horizon, il y ait un pays où vivent des gens comme nous ? Pourtant, si je réfléchis, au point opposé, côté soleil levant, ce sont les nôtres qui travaillent, qui vivent. Difficile à imaginer !*

*Un jour, brutalement, des passagers se sont plaints de maux de ventre. Ils se traînaient dans la cale qui nous servait de chambrée, ils étaient secoués par de terribles vomissements et tenaillés par une fièvre de cheval. La seule solution qui nous restait était de monter sur le pont et d'y installer nos affaires. Quant aux malades, il leur était interdit de quitter la cale : le mouiroir.*

*Le médecin allemand était sur la brèche. Les compresses pour faire baisser la fièvre se sont avérées insuffisantes.*

*L'odeur devenait de plus en plus pestilentielle. Les cadavres ont été jetés par-dessus bord. Des familles entières ont été anéanties. Les Polonais qui avaient voyagé en notre compagnie sont décédés, sauf leur fille Marika. Elle s'est retrouvée en quelques jours, seule, embarquée pour un pays inconnu, ne parlant que le polonais. Mon oncle et ma tante, sans hésiter une minute, l'ont prise sous leur aile protectrice. Ils lui donnent avec plaisir ce qu'ils n'ont jamais pu offrir à un enfant.*

*La maladie a enfin été endiguée. Nous avons nettoyé la cale à grande eau et nous avons réintégré notre grande cabine.*

**On reviendra** (pp. 49-50)

## **WISCONSIN**

**Madison, 31 août 1847**

*(...) Moi aussi, je pense beaucoup à Virton, bien que je n'y laisse pas un tas d'amis ou de nombreux parents. Ce qui me manque, c'est la cloche de l'église qui sonnait deux fois les heures pour les distraits, les pierres jaunes des façades, les tuiles qui brillent sous la pluie, le passage de la Couchale, et surtout le Haut de la Vigne d'où je dominais la ville. La nostalgie s'installe insidieusement dans mes pensées. Ce n'était pas désagréable, à condition que mon père dise vrai : on reviendra !*

*Puis, sans crier gare, mes pensées vont vers ce beau jeune homme qui parlait avec l'oncle sur le bateau. J'avais fait semblant de ne pas voir son embarras, le pauvre. Ensuite, je l'ai revu à plusieurs endroits : à l'île, bien sûr, puis à New-York. Mais il n'a plus manifesté le moindre intérêt pour moi. Faut dire que je faisais semblant de ne pas le voir... Et après cela, j'étais étonnée de ne pas le voir sur le train. Et puis encore quoi ! D'abord pourquoi aurait-il pris le même train que nous ? C'est absurde ! L'Amérique est si vaste... Ne rêve pas ma fille. La chance, on la saisit, sinon elle se donne à quelqu'un d'autre.*

*Les cahots de la charrette ont raison de ma fatigue. Je me suis endormie, le cahier sur les genoux.*

**On reviendra (pp. 68-70)**

**KAUKAUNA**

**10 septembre 1847, le soir**

*La plus grosse surprise depuis notre départ nous est arrivée cet après-midi. Chaque famille s'activait aux tâches qui lui incombait quand, côté soleil levant, descendant le sentier le long de la rivière, apparaît une femme sur son cheval. Robuste, solide sur ses jambes, la cinquantaine. Elle s'approche de nous d'une allure décidée.*

— *Bonjour, je m'appelle Emma Lahaut, je suis votre plus proche voisine, mon log house se trouve à un mile d'ici.*

*Bonjour, madame Lahaut, nous, nous sommes les Sosson de Virton.*

— *Soyez les bienvenus parmi nous. C'est vrai, je vous ai dit Lahaut, mais ici on m'appelle Veuve Emma. Je suis ici depuis trois ans. Nous sommes originaires de la même région, je crois. Je suis de Chassepierre, près de Florenville.*

— *Ce n'est pas très loin, même si on n'y a jamais mis les pieds.*

— *Nous ferons connaissance plus tard si vous le voulez bien, mais pour l'instant je viens vous prévenir qu'ici, il y a une coutume que nous pratiquons avec les nouveaux arrivants...*

*À ce moment-là, j'entends ma mère grommeler dans ses dents :*

— *Qu'est-ce qui va nous tomber comme tuile ? C'était trop beau pour que ça continue !*

*Tout le monde est un peu gêné par ces réflexions et manifeste un rien d'embarras. Mon père la fusille du regard.*

— *Tranquillisez-vous, ce n'est pas une tuile ma bonne dame. La coutume veut que tous les voisins se mettent à votre service pour construire votre log house à chacun et ce, comme vous le désirez. Et je suis sûre qu'à vingt ça ira plus vite. OK ?*

— *Je... ne... Que dire ? C'est rudement gentil de votre part, mais... si c'est la coutume, nous nous inclinons bien volontiers.*

— *Tu vois, Margot, à la place d'une tuile, tu as tout le toit, ajoute mon oncle avec malice.*

— *Encore une petite précision, demande mon père. Qu'est-ce que oqué et loque ause ?*

— *Pas de mystère, OK, ça veut dire d'accord et hog house c'est le nom des maisons d'ici, construites en rondins. Je reviendrai donc demain avec les hommes et, un de ces soirs, quand vous serez logés comme il se doit, nous passerons une vesprée où nous ferons plus ample connaissance. Vous avez de bonnes bouilles, surtout le petit. Vous me plaisez bien. Donc, à demain, les gens !*

— *OK ! crie mon père en agitant sa sempiternelle casquette.*

— *Il s'adapte déjà. Dans deux jours, il nous parlera américain, mon vieux frère !*

*Tout le clan a ri de bon cœur, en voyant mon père s'américaniser.*

***On reviendra*** (pp. 77-79)

Au cours de cette nuit de Noël, la ville va subir deux bombardements successifs. La grand-rue et la rue de Neufchâteau subissent de sérieux dégâts.

### **Roland Delperdange, 6 ans en décembre 1944, Bastogne :**

*Nous étions dans une cave chez des amis, à deux maisons de chez moi. Le maître de maison est dans sa cour et tout à coup il voit que tout est illuminé. C'était le 24 au soir entre 20 et 22 heures et il crie : « Oh, c'est magnifique ! Ils illuminent tout. C'est la nuit de Noël. » Et je suis le premier hors de la cave pour voir les illuminations. Et puis les autres sortent. Parce que, malgré le fait que nous étions en décembre 44, nous n'étions pas encore au courant des artifices de guerre. En fait, c'étaient des fusées éclairantes pour voir s'ils étaient bien sur la ville. Derrière les fusées éclairantes, il y avait les bombes. Naturellement, quand les premières bombes sont tombées et qu'il y a eu les premières déflagrations, nous étions tous dans la cour et j'ai toujours l'impression*

*que les 25 ou 30 personnes qui étaient là sont rentrées en une fois dans la cave, parce que je n'ai pas touché un escalier. J'ai carambolé le long du mur. Je me suis retrouvé devant ma porte où j'avais mon matelas sur les pommes de terre. J'ai plongé sur le matelas. Ma mère me tenait dans ses bras. Elle avait une lampe de poche ; elle a voulu m'éclairer pour voir si ça allait, mais je ne voyais pas la lampe, tellement il y avait de la poussière qui tombait des bétons.*

Le poste de secours de la rue de Neufchâteau est détruit lors du bombardement. Parmi les victimes, Renée Lemaire, une jeune infirmière originaire de Bastogne qui s'était dévouée corps et âme pour soigner les blessés.

Un autre drame va se jouer en cette veille de Noël. Dans le village de Bande, la Gestapo va ôter la vie à 34 jeunes gens enreprésailles à l'assassinat de trois officiers allemands par l'armée secrète quelques jours avant la libération de septembre.

### **Michel Gouverneur, 8 ans en décembre 1944, Bande :**

*Le lendemain de cet événement, des troupes sont arrivées de la Barrière de Champlon et ont brûlé toutes les maisons (35 maisons, je crois) qui se trouvaient le long de la grand-route Marche-Bastogne et l'un d'eux avait dit à quelqu'un qui se sauvait : « Nous reviendrons! » Et ils sont revenus en décembre.*

### **Alexandre Lambert, 4 ans en décembre 1944, Bande :**

*Un peloton spécial de Himmler est arrivé à Bande et a fait une rafle. lis ont ramassé et rassemblé une septantaine d'hommes du village, et du village de Grune également.*



**Michel Gouverneur :**

*Vers 11 heures moins le quart ou 11 heures, je suis sorti de la messe et j'ai vu des hommes du village qui descendaient la grand-route, accompagnés de soldats allemands armés (je n'ai pas de souvenir si c'étaient des SS), casqués pour certains.*

Le père et le frère de Michel Gouverneur font partie des hommes emmenés par la Gestapo.

***Un mois en enfer*** (pp. 113-115)

En ce 26 décembre 1944, les assiégés de Bastogne voient apparaître les premières lueurs de la liberté. Cet après-midi, en effet, peu avant 17 heures, le lieutenant Boggess, à la tête d'une Task Force appartenant à la 4<sup>e</sup> division blindée envoyée par le général Patton, entre dans la ville et réalise la jonction avec la 101<sup>e</sup> Airborne après avoir jeté son va-tout sur Assenois. Un couloir de 200 mètres de large est ainsi percé dans l'encerclement allemand par la route d'Assenois.

Avec le retour du beau temps, l'aviation alliée procède à un harcèlement continu de l'ennemi. De nombreuses localités sont bombardées. C'est le cas notamment de Saint-Vith. Plus près de nous, une autre ville va subir le même sort. La Roche-en-Ardenne, joyau touristique par excellence, va vivre des heures effroyables. En attendant ce moment tragique, les civils s'abritent dans les caves pour se protéger des tirs d'artillerie. Frans Jacquet et sa famille occupent un four dans la poterie située à quelques pas de la maison maternelle.

**Frans Jacquet, 15 ans en décembre 1944, La Roche-en-Ardenne :**

*À partir du moment où les Allemands sont arrivés à La Roche, nous avons commencé à subir des tirs d'artillerie. C'était nuit et jour, ça n'arrêtait pas. C'étaient des chapelets de prières à l'infini. Dès que les bombardements s'atténuaient un petit peu, on entendait ces prières commencer à sombrer un petit peu aussi. Il retombait une volée d'obus,*

*et c'était reparti de nouveau. L'intonation donnée aux prières était en rapport avec les tirs d'artillerie.*

Marie-Thérèse et Jeanne Simon sont réfugiées dans la cave de leurs voisins.

**Marie-Thérèse Simon, 13 ans en décembre 1944, La Roche-en-Ardenne :**

*Il y en avait une qui apportait un pain dans la cave, une personne qui bravait le danger et qui venait nous donner un petit quelque chose. Il fallait bien manger un peu. Il fallait toujours faire le silence. Le patron de la maison criait : « Silence! » Il ne voulait plus entendre de bruit, mais il y avait quinze enfants dans cette cave. C'était pas facile. Il y en avait qui pleuraient et puis on disait des chapelets. Tout le monde avait apporté des petits saints et on les avait alignés comme sur un carrousel. On priait tous les saints du paradis, quoi !*

C'est à la fin de la matinée que les feux de l'enfer vont s'abattre sur La Roche.

**Frans Jacquet :**

*Une dame a demandé : « Est-ce qu'on ne pourrait pas avoir deux seaux d'eau? » Mon papa me dit : « Viens avec moi, on va descendre à la maison. » Nous sommes entrés par la porte du bas et nous y avons vu des Allemands qui préparaient des mélanges antigel. On a demandé si on pouvait prendre de l'eau. Ils nous ont dit : « Attendez! » et on a dû attendre notre tour. C'est à ce moment-là qu'un Allemand est arrivé en courant et a commencé à crier aux autres : « Les avions américains sont là. Wo ist die Keller? » Il a demandé où se trouvait la cave. Et précisément, il y a une entrée de cave dans cette pièce-là et ils nous ont précipités dans la cave avec eux. Mais on n'est pas allés plus loin que l'entrée. Mon père voulait rester au-devant parce qu'il a dit : Écoute, s'il*

*y a un éboulement, j'aime autant être près de la sortie que dans le fond.»*

Frans Jacquet et son papa décident malgré tout de retourner auprès de leur famille dans la poterie.

### **Frans Jacquet :**

*Papa me dit : « Viens, on va rentrer au four. Je m'y sentirai beaucoup plus à l'aise. » Et nous sommes sortis. Nous avons emprunté les trois marches, près de la sortie de la cave et c'est à ce moment-là qu'on a été plaqués au sol... Je les ai entendus tomber, on aurait dit un froufroutement, puis, à un moment donné, un déplacement d'air. On a été vraiment collés au sol littéralement. Et je me rappelle ces trois marches qui tremblaient en dessous de moi. J'étais appuyé et je sentais ces grosses marches en pierre qui bougeaient. Alors, plus de fenêtres et les portes arrachées... On est ressortis dès qu'on n'a plus rien entendu, pour retourner au four et on est repartis par où on était venus. Et c'est arrivé près du bâtiment que j'ai levé les yeux en l'air et que j'ai dit à mon père : « C'est bizarre, il fait tout rouge. C'est du feu ? — Non, a répondu mon père, c'est de la brique pilée. C'est les maisons qui ont été écrasées. »*

### **Un mois en enfer (pp. 138-141)**

*Le samedi 1er août 1914, dans l'après-midi, les cloches sonnent à tout rompre comme pour annoncer un malheur. Jeannot, Eugène et moi marchons d'un bon pas vers la grand-place d'Oisseau. Un groupe s'agite près de l'église.*

— *C'est la guerre, vous pouvez en être sûrs, dis-je.*

— *Comment peux-tu en être certain ? me demande Eugène.*

*C'est de notre imprimerie à Mayenne que sont parties toutes les affiches de mobilisation pour le département. Voyez, l'employé de la mairie, Marcel, en colle une sur le mur de l'église.*

*Et tu ne nous as rien dit pour nous laisser la surprise, hein, Victor ? ironise Jean.*

*Même si l'espoir d'y échapper était minime, il existait, voilà pourquoi je n'ai rien dit !*

*Arrivés devant le mur de l'église, nous avons la preuve que la mobilisation générale est pour le lendemain.*

*Les gens d'Oiseau autour de nous commentent à voix basse, comme par respect pour les conscrits.*

*Nous nous éloignons de l'attroupement pour nous installer sous le porche de l'église, notre endroit de prédilection pour les moments marquants.*

— *Ça valait bien la peine de fêter la fin de notre service militaire en mai, nous revoilà couillonnés, nom de Dieu !*

— *Ne t'énerve pas, Jeannot !*

— *Mais je ne m'énerve pas ! C'est vrai, on a pris du bon temps à Laval, toutes les filles vont se réjouir de me revoir, de plus les troquets me manquaient tellement, tu vois ?*

— *Je crois que tu ne te rends pas compte de la gravité de la situation, Jeannot. C'est la guerre, bon Dieu, et toi, tu fais l'andouille. C'est fini de courir le sac au dos pour faire plaisir au sous-lieutenant, de jouer à la petite guerre, de faire semblant... À Paris, ils sont bien décidés à se venger de l'humiliation de soixante-dix, si tu vois de quoi je parle !*

***Le faux pas*** (pp. 6-7)

*Nous sommes assourdis par les explosions, les coups de canon et les claquements de tirs croisés. Et toujours cette musique sinistre que jouent les soldats allemands.*

*Je tire, je vise, je crois que je touche. Gabriel fait son boulot de soldat, mais en criant, en poussant des rugissements. Bardou ajuste les hommes d'en face tout en gémissant...*

*Par ses coups de sifflet, le capitaine nous somme de sortir des tranchées pour ne pas être encerclés. Les Boches prennent à revers la colline où nous sommes postés.*

*— Baïonnette au canon ! On leur montre de quoi nous sommes capables, les enfants ! Et rappelez-vous, plutôt morts que prisonniers !*

*En guise de réponse lui revient une grande clameur rauque qui lui arrache un sourire de satisfaction.*

*Le lieutenant et le capitaine se jettent un regard entendu et s'époumonent de concert :*

*— En avant, en avant ! Pour la France !*

*Le clairon sonne la charge, ce qui achève de galvaniser les hommes prêts à se faire étriller. C'est au pas de course, tout en hurlant pour endiguer cette peur qui nous tord le ventre, que nous nous ruons sur les Boches. Ils se trouvent maintenant à deux cents mètres de nous. Je les vois. Je continue l'assaut et eux en font autant. C'est l'hécatombe assurée, l'abattoir. Mes jambes flageolantes mettent un pied devant l'autre, mécaniquement. Les soubresauts de mon sac à dos font tomber mon képi. Je m'arrête brusquement. Face à moi, en voilà un. Je fonce, la Rosalie pointée vers lui. En poussant un rugissement, je lui enfonce la lame jusqu'à la garde. Son regard étonné me fixe, puis se vide de toute vie. Il s'écroule. J'ai juste le temps de retirer la baïonnette ensanglantée du ventre de ma victime.*

— *De la part de ceux d'Oiseau. Je me rends compte de sa consonance ridicule au moment où je prononce cette phrase.*

*J'ai tué un homme. Je tente de me persuader que c'était lui ou moi. Sans prévenir, la nausée me prend, je vomis contre l'arbre qui me sert de soutien. Une fine sueur froide perle sur mon front, et je me mets à trembler, je frissonne d'émotion et de froid.*

— *Ils reculent, on les a eus! Bardon exulte et éclate d'un rire démoniaque.*

**Le faux pas (pp. 90-91)**

— *Ya pas à se poser trente-six mille questions, faut s'en aller comme le Louis.*

— *Et notre Camille, tu as pensé à not' gamin qui est à l'hôpital?*

— *On ira le chercher, et il viendra avec nous. Je n'ai jamais envisagé de partir sans lui.*

— *Et notre aîné? Dieu sait où il se trouve maintenant.*

— *Tu sais aussi bien que moi qu'Émile s'est toujours débrouillé seul. Il n'a guère eu besoin de nous. Juste ou pas juste?*

*La Lucienne ne répond pas, mais semble un peu rassurée. Elle envoie ses deux filles faire leur baluchon. Aussitôt, elles montent l'escalier qui mène à leur chambre.*

— *Rassemblez les affaires de René aussi. Et ne vous encombrez pas de choses inutiles, on ne va pas au bal! Dites-vous bien que c'est vous qui devrez porter votre bagage.*

— Tu sais, Lucienne, le peu de valeurs qu'on a, faudra les cacher. Tu vas mettre les bibelots, l'argenterie et la vaisselle dans des sacs en jute avec de la paille par-dessus. J'en profiterai pour planquer le fusil de chasse.

— Et tu conduiras tout ça chez qui ?

— L'air de rien, j'irai au jardin, comme si j'allais nourrir les lapins, et je dissimulerai le tout sous les clapiers. J'en profiterai pour en tuer un ou deux, pour la route. Je donnerai la liberté aux autres.

— J'ai idée que t'avais déjà prévu une partie des événements...

— Il y a quand même un bon moment que les Boches nous menacent. C'est pas la neutralité décrétée par not' roi qui empêchera quoi que ce soit ! Y a pas de science là-dedans.

Sur ces paroles, Victor enfonce sa casquette et sort. Dans la rue, les gens crient, appellent, se démènent. Le Louis a placé sa charrette juste devant sa porte et charge de quoi tenir le voyage.

— On ne sait ni pour où, ni pour combien de temps, pas facile de faire les ballots !

— Tu sais, Louis, il se pourrait qu'à la frontière, on nous oblige à faire demi-tour... une bonne heure de voyage en tout et pour tout !

— T'as peut-être raison, Victor.

***Elle rêvait qu'elle marchait*** (pp. 17-19)

*Une fois au lit, toutes les images suscitées par le récit de Nany défilent devant mes yeux clos. Je sens bien que je ne pourrai pas dormir. Je ne connaissais même pas le lieu de naissance de ma grand-mère ni ses démêlés avec les écolières citadines. De quoi avons-nous parlé durant mes vingt ans d'existence ? Toujours de moi, jamais d'elle. Comme si j'étais la seule importante de la maisonnée. Jamais, au grand jamais, elle n'a fait allusion ou référence à elle ou à ses jeunes années. Comme si ça ne me regardait pas, ou pire, comme si ça n'avait aucune importance !*

*Je me suis réveillée ce matin avec la nette impression d'avoir peu dormi. Ce n'est pas le récit lui-même qui me pose problème, mais la raison pour laquelle elle s'est sentie obligée de me raconter sa vie sans secret, enfin je le crois.*

*Les flonflons d'hier soir et cet orchestre musette qui animait le bal de la veille du quatorze juillet m'ont accompagnée durant une bonne partie de la nuit. Je m'étire. Les cloches sonnent sept heures. Je saute du lit, passe à la salle d'eau et puis, en évitant de faire du bruit, je prépare le petit-déjeuner. La bouilloire n'a pas le temps de siffler que je l'arrache à la flamme et verse l'eau fumante dans la chaussette de la cafetière. Bon sang, je me demande si cette odeur de café n'est pas celle que je préfère ! Ces senteurs torrifiées ont tôt fait d'envahir toute la cuisine.*

*Pierre nous a déposé le pain frais dans la huche comme tous les matins. La croûte dorée craque sous la pression du couteau, j'étale la délicieuse confiture maison. Je prends le pot de lait que Marcel a posé sur le seuil de la porte et j'en verse dans la jatte personnelle de Nany.*

— Bonjour, ma Nany, as-tu bien dormi ?

***Dites-leur que je suis mort*** (pp. 20-21)



## *Quelques articles de presse*

« **On reviendra** » est le 3<sup>e</sup> volet d'une trilogie théâtrale balayant 150 ans d'histoire dans la province.

Le scénario, original, vient d'être édité chez Memor.

C'est une création assez extraordinaire qui sera présentée en première, ces vendredi et samedi, à la maison de la culture d'Arlon. Extraordinaire pour le thème traité, l'émigration de Luxembourgeois aux USA au 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi « L'objectif était de donner une image vivante du théâtre dans la province ».

Après la saga « Le schiste et la marne », consacrée au passage de la terre à l'usine pour des milliers de Lorrains, suivie par « Le fer et la fumée » d'après l'œuvre d'Hubert Juin, le Centre dramatique d'Arlon propose un troisième volet lié à l'histoire du Sud-Luxembourg. Un Centre qui n'a d'ailleurs jamais aussi bien porté son nom : Les Voyageurs !

Si dans le fond, cette histoire s'enracine dans le 19<sup>e</sup>, pour les « planches », tout à démarré il y a deux ans. Avec l'institution « Province » comme fil conducteur. Jean-Luc Geoffroy, responsable du Service du Livre Luxembourgeois, souhaitait créer un spectacle sur un thème provincial, avec des agents provinciaux comme comédiens. *L'objectif était de donner une image vivante de la culture dans la province, par la voie du théâtre et des écrivains luxembourgeois*, explique la députée permanente Paulette Dechamps. Après deux réunions entre agents provinciaux, dont, certains déjà rodés au théâtre, le thème de l'émigration fut retenu.

Mais il fallait encore un scénario. C'est là qu'intervint Jean-Pierre Echterbille, employé au centre provincial de Bertrix. Il décida, presque à

brûle-pourpoint d'écrire un récit sur ce thème, entre roman et vérité historique.

La grande épopée humaine du 19<sup>e</sup> siècle allait ainsi engendrer une épopée culturelle provinciale. Un musicothérapeute de La Clairière composa une musique originale, un autre s'occupant d'éveil musical guida les voix pour le chant. Une autre encore apprit aux comédiens, à danser la mazurka pointée...

*En tant que centre dramatique, nous avons une mission de création,* raconte Marie-Claire Clausse, directrice de la Maison de la culture d'Arlon, auquel le centre est attaché. *Nous sommes une terre d'accueil pour toutes sortes de productions extérieures, mais il est important d'avoir des créations décentralisées.* Mais des créations de qualité. Jacques Herbet, metteur en scène de cette trilogie, en est quelque part le garant. Autant il aime le théâtre amateur dans ce qu'il a de noble, autant il exige du sérieux et une profonde implication.

Dès le départ, le nombre de répétitions fut fixé : 52 ! Ils sont 11 à avoir tenu jusqu'au bout. Et à voir le petit Nicolas Rongvaux, 12 ans – il est le fils d'un agent provincial –, on se dit que les comédiens ont pris un fameux plaisir. Ce que confirme Catherine Poitoux, originaire de Liège et travaillant comme assistante sociale à La Clairière. *C'est une pièce qui me touche. Au départ, je ne savais même pas qu'il y avait eu une telle émigration. Et puis, je me suis rappelée que ma « mère d'accueil », lorsque j'étais aux USA, provenait du Luxembourg. Elle était revenue sur les tombes de ses aïeuls. Au-delà du théâtre, cette pièce m'a apporté beaucoup, en termes de racines, de développement personnel.*

*Le Soir* - 8 novembre 2002 - (Jean-Luc BODEUX)

*« Un mois en enfer », version papier : Le documentaire de TV Lux sort chez Weyrich.*

Nonante civils ont raconté leur Bataille des Ardennes. La série débouche sur une publication.

Du petit écran au livre. Ils ont franchi le pas. Olivier Orianne, journaliste à TV Lux, et Jean-Pierre Echterbille, auteur de fiction, prolongent l'aventure d'« Un mois en enfer ». Il y a un an, ce documentaire avait été diffusé sur la télévision régionale. En plein 60e anniversaire, il retraçait la Bataille des Ardennes vue par les civils, au jour le jour. Une série dont le succès a largement dépassé les frontières provinciales : elle a été nominée au 42e prix de la presse Dexia, en avril. Aujourd'hui, les éditions Weyrich (Neufchâteau) publient une version écrite. Détails avec un de ses deux auteurs, Olivier Orianne.

— *L'idée d'un livre s'est vite imposée ?*

*Nous avons d'abord sorti un DVD, lequel s'est bien vendu. C'était une étape logique, presque naturelle. Parallèlement, nous avons petit à petit songé à un support papier. Mais publier un ouvrage à compte d'auteur comporte des risques financiers importants. Et puis, les éditions Weyrich ont marqué un intérêt. Nous n'avons pas hésité longtemps.*

— **La version papier apporte-t-elle un nouvel éclairage ?**

*Elle reprend le contenu des émissions. Jean-Pierre Echterbille a, lui, complété sa fiction. On ne plonge pas de la même manière dans un livre que dans un DVD. Un ouvrage, on le consulte quand on veut, on l'emporte avec soi... C'est plus maniable. Nous avons essayé de reproduire la philosophie du documentaire, qui était basée sur les témoignages des civils. Des habitants de la région. Le but était de rendre l'oral lisible. J'y ai ajouté un côté plus littéraire, tout en respectant, par exemple, les hésitations des témoins. La trame s'appuie sur les histoires des gens et nous n'avons pas à leur enlever ce caractère authentique.*

— **En quoi votre ouvrage diffère-t-il d'autres écrits sur la Bataille des Ardennes ?**

*C'est une chronologie au quotidien. En travaillant sur le sujet, l'an passé, j'étais justement à la recherche d'un livre de ce type. Je n'en ai pas trouvé. Ou alors, la chronique était partielle. Ici, nous sommes au cœur de l'action. En plus, nous faisons parler des civils, nonante en tout. Certaines personnes n'avaient encore jamais raconté cet épisode de leur vie. La fiction de Jean-Pierre Echterbille nous plonge aussi au jour le jour dans la Bataille.*

— **Vous vous attendiez à ce résultat, lorsque vous avez interrogé les premiers témoins ?**

*Non. Aujourd'hui, nous bouclons en quelque sorte la boucle. Le livre permet de pérenniser cette masse de souvenirs. Il est également richement illustré, avec plus de 500 photos en noir et blanc. Le choix a été opéré par Roger Marquet qui a repris de nombreux clichés tirés du documentaire. Il existe également plusieurs autres prises de vue qui sont, elles, davantage en rapport avec le contexte historique.*

— **Personnellement, que retenez-vous de cette aventure ?**

*J'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de témoins directs. Ils avaient parfois beaucoup de difficultés à parler de cette période. Leur histoire était souvent terrible. Certains ne se livrent d'ailleurs que depuis peu de temps. Pour quelqu'un comme moi qui n'a pas vécu la guerre, ce fut humainement très enrichissant.*

— **Comment ont réagi les témoins ?**

*Nous avons reçu beaucoup de réactions positives lors de la diffusion de la série. Les premiers commentaires à propos du livre sont également encourageants.*

« *Le faux pas* », d'Echterbille.

**« Comment se fait-il que toi t'es vivant et qu'Eugène et le nôtre ne sont plus là? »**

Victor, de retour dans sa Mayence natale, de l'enfer de la Grande Guerre, affronte les reproches des familles de ses amis disparus. Victor et les siens sont venus se battre en Belgique, le long de cette frontière synonyme de carnage pour des milliers de jeunes français...

*Le faux pas*, le dernier roman de Jean-Pierre Echterbille plonge le lecteur dans les combats de 14-18. Mais il se raconte en 1934, lorsque vingt ans plus tard, le héros revient en Gaume. Un douloureux pèlerinage dans les pas du jeune soldat qu'il était : il retrouve Virton, Torgny, Harnoncourt... Il retrouve ces Belges qui encourageaient la troupe au bord des chemins.

Jean-Pierre Echterbille, l'auteur du *Journal d'Elisabeth* (combats de Bastogne en 44-45) renoue donc avec l'ambiance de guerre. Cette fois pourtant, il dépasse le récit des événements pour méditer sur la dégradation des hommes, sur les dégâts collatéraux bien souvent invisibles pour les yeux.

« *La guerre fait aussi des victimes loin des champs de bataille* », conclut-il.

*Le Soir* - 28/02/2007 - (Eric BURGRAFF)

*Marguerite, ma mère Marguerite.*

Jean-Pierre Echterbille, « Gaumais » de sang comme de cœur, sort son dernier récit. Sur fond de « road-story », tout dédié à sa mère. Sensible.

« À ma Mère, en souvenir de mon Père », dévoile Jean-Pierre Echterbille en exorde de son dernier roman. Marguerite, sa mère, avait 15

ans quand la guerre a éclaté. Et l'horizon face à elle. Dans *Elle rêvait qu'elle marchait*, Jean-Pierre Echterbille raconte sa mère. Et sa famille à travers elle. Et l'exode.

Marguerite est l'une des pièces du puzzle qui constitue l'histoire de la famille Sosson, dispersée le 10 mai 1940. Le récit de Jean-Pierre Echterbille est vivant. Relaté avec saveur.

« *Tout le monde connaît quelqu'un ou un ascendant qui a vécu l'exode et a eu en écho son histoire* », souffle l'auteur. Même si cela n'est pas explicite, le lecteur comprend avec aise entre les lignes que ce récit est pour lui un doux hommage qu'il rend à celle qui lui a donné le jour.

« *Ma mère en parlait à mots tantôt ouverts, tantôt fermés. Ma mère était obsédée par ce départ impromptu.* »

Sur les pas de sa mère, l'auteur nous emmène sur les routes de Gaume et de France, lors de l'exode avec sa famille de Virton jusqu'en Bourgogne. De nombreuses années après, la marche hantait encore ses rêves.

« *Souvent, bien des années plus tard, papa se levait le matin en nous disant que notre mère avait encore évacué pendant la nuit, ajoute Echterbille. Jamais, je crois, maman ne se départira de ce souvenir de mai 1940. Même dans ses songes elle restera sur le départ.* »

Ce qui explique le titre du roman, *Elle rêvait qu'elle marchait*.

Ici, on y vit au jour le jour, pas après pas, rencontre après rencontre, la chronique d'une épopée familiale forte, avec la confrontation des générations, ce qu'il faut gérer dans l'inattendu, les rencontres, la peur...

Jean-Pierre Echterbille est né à Etterbeek en 1948. Gaumais de sang et de cœur, il retrouvera plusieurs fois, dont la première en 1964 alors

qu'il était jeune homme, le trajet entrepris par sa mère en 1940. L'auteur passe toutes ses vacances estivales chez sa grand-mère de Virton. Elle qui habitait le «Haut-de-la-Vigne» : «C'est un peu pour moi l'Acropole virtonnais...» Les dix autres mois, pour le gamin, ne sont alors qu'attente. Virton deviendra pour lui un lieu fascinant.

L'exode de sa mère, Echterbille le parcourra à nouveau pour le besoin du livre. Bien qu'il y ait une part de romancé dans cette histoire, les faits historiques et témoins d'une certaine époque sont bien réels et respirent à travers cette «road-story». On y lit des anecdotes cocasses, des dialogues savoureux teintés de régionalismes. On y goûte les pleurs et les douleurs, mais aussi les rires qui reflourissent avec le temps qui a passé. Sobriété et émotions simples que ce dernier roman de Jean-Pierre Echterbille, témoignant de l'exode d'une famille virtonnaise qui pourrait être celui de toutes les autres. On en ressort les idées humées par une narration grave, mais ensoleillée. Et la gorge nouée par le courage de ces familles, qu'on connaît ou qu'on devine, et qui ont tout quitté.

*L'Avenir Luxembourg* - 13/05/2008 - (Marielle GILLET)

«*Je ne suis qu'un homme*».

«Dites-leur que je suis mort», dernier-né de Jean-Pierre Echterbille, révèle plus que jamais sa sensibilité. L'histoire d'un homme sans visage.

De livre en livre, Jean-Pierre Echterbille raconte des récits de vie, l'instinct de survie, la rencontre avec la mort, la décadence. Il nous revient cette fois avec une biographie fictionnelle très forte, évocatrice des temps de guerre ravageurs.

*Dites-leur que je suis mort*, publié aux éditions Weyrich (Neufchâteau). Une tragédie? Oui. Un supplément d'âme existentiel aussi. *Dites-leur que je suis mort*, le titre, insiste en sourdine dans l'oreille du futur lecteur curieux du «je» en question, de la fuite, du mensonge,

du... pourquoi? Une histoire désolante. Il est question d'amour, d'injustice. C'est en clair-obscur. La destinée de l'humanité est au centre de l'intrigue.

*« C'est en m'intéressant à la laideur par pure curiosité, que l'idée a germé. Ce qui me choque c'est la dégradation physique et psychique de l'homme. Ma passion pour tout ce qui touche la première moitié du siècle précédent m'a amené "naturellement" à cette histoire. La guerre de 14 est l'un de mes sujets de prédilection. »*

Et pourtant, les faits de guerre l'intéressent peu, souligne l'auteur. *A contrario*, ce qui l'intrigue, ce sont les gens qui subissent sans trop comprendre ce qui se passe.

*« Ceux-là, oui, me fascinent. Je préfère les histoires qui se passent pendant la guerre. Période qui rend les gens ordinaires, extraordinaires. Mais je dirais que le point commun de mes quatre romans à ce propos, c'est le départ volontaire ou non pour l'inconnu sans savoir s'il y aura un retour. Je suis un voyageur, j'observe les gens, mais je peux aussi m'imaginer une histoire en partant d'une photo d'inconnu. »* Jean-Pierre Echterbille explore une nouvelle fois la vie des individus ordinaires qui bascule brutalement dans l'effroyable. Et l'inimaginable conséquence que peut avoir l'accident de guerre au sein d'une famille. Il raconte comment chacun peut survivre à une guerre, le visage en moins. Un récit où cohabitent douleur, injustice, devoir de mémoire, quête d'identité et besoin de reconnaissance. Il noue le cœur du début à la fin.

*L'Avenir Luxembourg - 14/04/2010 - (Marielle GILLET)*



Document réalisé en 2010.